

récit

DOUZE ANS  
EN FRANCE

*Mélikah  
Abdelmoumen*

v1b éditeur

*Douze ans en France*  
de Mélikah Abdelmoumen  
est le mille cent-unième ouvrage  
publié chez  
VLB ÉDITEUR.

Direction littéraire : Alain-Nicolas Renaud  
Maquette de la couverture : Clémence Beaudoin  
Correction d'épreuves : Pascale Matuszek  
Photo de l'auteur : Studio Blanches Bulles

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
et de Bibliothèque et Archives Canada

Abdelmoumen, Mélikah, 1972-, auteur

Douze ans en France / Mélikah Abdelmoumen.

ISBN 978-2-89649-778-2

1. Abdelmoumen, Mélikah, 1972-. 2. Écrivaines québécoises - 20e siècle -  
Biographies. I. Titre.

PS8551.B27Z46 2018

C843'.54

C2018-940191-5

PS9551.B27Z46 2018

#### VLB ÉDITEUR

Groupe Ville-Marie Littérature inc.\*

Une société de Québecor Média

1055, boulevard René-Lévesque Est

Bureau 300

Montréal (Québec) H2L 4S5

Tél.: 514 523-7993, poste 4201

Télec.: 514 282-7530

Courriel: [vml@groupevml.com](mailto:vml@groupevml.com)

Vice-président à l'édition : Martin Balthazar

#### DISTRIBUTEUR :

Les Messageries ADP inc.\*

2315, rue de la Province

Longueuil (Québec) J4G 1G4

Tél.: 450 640-1234

Télec.: 450 674-6237

\* filiale du Groupe Sogides inc.,

filiale de Québecor Média inc.

VLB éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises  
culturelles du Québec (SODEC) pour son programme d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de  
livres – Gestion SODEC.

Financé par le  
gouvernement  
du Canada

Canada

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à notre  
programme de publication.

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2018

© VLB éditeur

Tous droits réservés pour tous pays

[editionsvlb.com](http://editionsvlb.com)

# DOUZE ANS EN FRANCE



# DOUZE ANS EN FRANCE

*Mélikah Abdelmoumen*

**v**l**b éditeur**  
Une société de Québecor Média



*Pour V.*



Je ne crois pas que l'on quitte jamais véritablement sa maison. Quand sa « maison » disparaît sous l'horizon, elle resurgit dans la poitrine et acquiert la force écrasante d'un amour menacé.

JAMES BALDWIN



Novembre

*Villeurbanne Gratte-Ciel, 2015*

Nous sommes un vendredi 13 et il y a un peu plus de dix ans que j'ai immigré. Aujourd'hui, c'est moi qui accompagne notre petit garçon à l'école. Il aura six ans dans une semaine. Il vient d'entrer en CP, la première année du primaire.

Mais ce matin, il n'a pas envie d'y aller. Alors comme souvent, je fais des blagues pour lui changer les idées. Je lui parle des superstitions liées au vendredi 13. Il est fasciné.

C'est une période où, malgré l'ébranlement des attentats de *Charlie Hebdo* et de l'Hyper Cacher au début de cette année 2015, je commence à me dire que je suis heureuse en France. Il y a des choses que j'aime et des choses que je déteste, certaines dont j'aurais du mal à me passer si je rentrais au pays natal et d'autres auxquelles je ne m'habituerai jamais, mais voilà, ça y est, ici, c'est chez moi. Ou plutôt : je suis *aussi* chez moi ici. Il m'arrive encore de vouloir être au Québec, bien sûr. Mais la différence, c'est que, depuis quelques mois, je n'ai plus envie de partir.

Je pense à mon père. Contre toute attente, la pomme n'est pas tombée loin de l'arbre : moi qui avais peur de quitter mon cocon d'appartement montréalais même pour un week-end entre amis dans un chalet, voilà que j'ai immigré, comme lui. Il avait cette métaphore, que je comprends mieux désormais : on peut emporter son chez-soi comme un mouchoir de poche qu'on sort où que la vie nous mène pour y poser son monde intérieur, ses repères, ses fondations. Un mouchoir qu'on peut prestement replier sur son contenu quand il faut repartir.

Ce matin, en accompagnant mon fils à l'école, en me moquant avec lui des superstitieux, je me dis que je suis peut-être enfin devenue *une immigrée tranquille*.

La suite de la journée me fera mentir sur la guigne des vendredis 13, et nous en rirons bien le soir, avec le petit et son père, tant ce vendredi-là aura été semé de couacs et de badlucks de tout acabit : clefs perdues, rendez-vous manqués, pneu de vélo crevé, café brûlant renversé sur un chemisier blanc...

Avant d'aller dormir, nous aurons le malheur de consulter nos messages sur Internet pour apprendre qu'à Paris, il y a eu des explosions près du Stade de France, des fusillades à des terrasses de cafés et que des centaines de personnes ont été prises en otage au Bataclan par un commando armé de kalachnikovs et de ceintures d'explosifs.

*Non, non, non, non, non.*

Demain, il faudra, comme au moment de *Charlie*, en parler à notre fils, ce petit Français aux origines québécoises et tunisiennes, et il faudra trouver comment atténuer l'intrusion dans sa vie d'une telle horreur, car elle sera partout. Demain, à son réveil, les visages auront changé. Il y aura des cérémonies à son école. Une de ses camarades de classe, terrifiée, lui dira même : « On n'est pas en danger maintenant parce qu'on est petits, mais quand on aura dix ans, ils vont venir nous chercher. » La mère d'un autre de ses copains me racontera que, pendant des semaines, son fils s'est réveillé toutes les nuits après avoir fait toujours le même cauchemar : il arrivait à l'école avec un fusil et il tuait tout le monde, en pleurant, sans pouvoir s'en empêcher.

J'aurai soudain envie de fourrer tout ce que j'aime dans mon mouchoir de poche, de le serrer en boule et de sauter dans le premier avion pour ne plus jamais remettre les pieds ici.

## Mile End I

*Montréal, 1997-2005 ; Lyon et Villeurbanne, 2005-2017*

Je fais souvent le même rêve depuis que je vis en France. Je retrouve le petit appartement de l'avenue de l'Esplanade, à Montréal, où j'ai été chez moi pendant les huit années qui ont précédé mon départ du Québec, en juillet 2005.

Dans ce rêve, parfois, je suis à Montréal en vacances ; parfois, il est question de rentrer au Québec pour de bon ; parfois, depuis la France, je m'informe de ce qui est arrivé à l'appartement de l'avenue de l'Esplanade.

Ces rêves me font mal, surtout lorsqu'en m'éveillant, je retrouve le décor qui est désormais le mien. Même après plus de dix ans ici, ce décor garde, dans les premiers instants de veille où mes sens travaillent à toute allure pour me dire où je suis, l'étrangeté qu'il semblait posséder quand je venais tout juste de débarquer.

Pourquoi revient-il si obstinément dans mes nuits, ce 4½ en rez-de-chaussée, avec sa petite cour arrière, son carré de pelouse devant, sa porte percée d'une grande fenêtre, son parquet usé aux lattes d'érable fines et claires, ses murs dont les couleurs ont tant de fois

changé en huit ans – blanc partout, puis teintes claires et froides, puis palette criarde faite d’orangés, de bleu nuit, de vert pomme, puis blanc partout à nouveau ?

Chaque fois, dans ce rêve, j’apprends de mon propriétaire – Jacques, si clément avec moi dans les périodes de vaches maigres –, que l’appartement n’a pas été reloué ; que, sans doute, il y fait un peu froid, parce que le chauffage n’a pas été mis en marche depuis des années ; qu’il est poussiéreux, aussi, mais que si je veux le reprendre, il est libre. La clef est toujours dans son étui, cachée sous les marches du porche, dans la soucoupe du petit pot de grès.

Alors je m’y rends. Il arrive qu’il soit très différent de ce qu’il était en réalité, mais il conserve toujours quelque chose comme son essence, et donc je sais que c’est lui. J’entre, je me promène comme un fantôme, la gorge nouée alors que la voix de Jacques dit : *Mais oui, bien sûr, tu peux le reprendre, vas-y, et bon séjour, là !* Cet endroit où j’ai longtemps vécu, où j’ai souffert de la solitude et de la brochette de névroses que j’ai tenté d’y laisser en quittant le Québec, cet endroit qui, je pense, est le dernier où je me sois véritablement sentie chez moi, *sera toujours disponible*, me dit Jacques.

Il m’attend.

## Préfecture I

*Lyon, 2005-2009*

De 2005 à 2009, comme la plupart des immigrés, je devais chaque année, pour pouvoir continuer de résider en France, renouveler mon titre de séjour. Cela nécessitait au moins trois visites annuelles à la préfecture, obligatoirement accompagnée de mon conjoint français, dans des circonstances que je vais essayer de décrire aussi simplement que possible.

Vous arrivez devant ce beau bâtiment, ancien à vos yeux nord-américains mais qui ne date que de la fin du XIX<sup>e</sup>, sis sur les bords du Rhône dans le cosu 6<sup>e</sup> arrondissement de Lyon. Une charmante passerelle piétonne permet de traverser le fleuve. Sur l'autre rive, les lignes régulières et harmonieuses de la Presqu'île avec, un peu plus loin, la colline de la Croix-Rousse, ancien quartier ouvrier.

Quand vous vous tenez face à l'immeuble, il y a sur votre droite une porte vitrée, par laquelle entrent tous les immigrés venus pour des démarches touchant leur titre de séjour ou tout problème lié à leur présence sur le territoire. Elle s'ouvre à neuf heures, mais pour avoir une chance de voir votre dossier traité ce jour-là,

il faut être sur place bien plus tôt. Il est impossible de prendre rendez-vous. Il est impossible d'obtenir des informations par téléphone. Il n'existe pas d'adresse courriel à laquelle vous pouvez envoyer vos questions. Il faut vous réveiller aux aurores pour vous y rendre, en prévoyant d'y passer une bonne partie de la journée. Et si, après des heures d'attente, on vous renvoie chez vous faute de place en vous disant de revenir le lendemain ou un autre jour, tout sera à recommencer. Aucune priorité accordée, même à ceux qui pourraient perdre leur emploi à cause de leur absence. Vous comprenez, on ne vous doit rien, c'est vous qui êtes demandeur, et la France vous fait une fleur. Vous n'apportez rien à la France : elle n'a besoin de personne.

Si vous voulez avoir une chance d'être reçu à un guichet pour déposer, par exemple, votre demande de renouvellement de carte de séjour annuelle – démarche pour laquelle vous devrez revenir si souvent dans l'année qu'une fois la carte obtenue, il ne lui restera plus que trois mois de validité –, il faut donc arriver très tôt et se poster derrière la porte vitrée, avec les autres étrangers. Ils s'entassent là tous les jours dès cinq ou six heures du matin, et au moment de l'ouverture, leur nombre peut atteindre plus d'une centaine. Aucune barrière n'a été prévue pour s'assurer que les gens fassent la queue sur le trottoir à peu près dans leur ordre d'arrivée. Vous vous retrouvez donc, selon le

moment de votre venue, écrasée contre la porte vitrée, avec derrière vous la foule épuisée qui devra passer par cet entonnoir, ou quelque part dans cette foule où tout le monde joue du coude pour tenter de compter parmi les élus de ce jour-là. (Selon la presse locale, la raison pour laquelle la préfecture n'a pas installé les barrières qui auraient permis aux gens de faire la queue à peu près dignement serait une mobilisation de riverains qui estimaient que le spectacle de tous ces immigrants en rang d'oignon dans «leur» rue n'était pas esthétique.)

Neuf heures sonnent. Un employé vient ouvrir la petite porte. La marée humaine tente de s'y engouffrer. C'est en France que tout cela est en train de se passer. Vous n'en revenez pas. Vous n'avez encore rien vu...

La foule, telle une vague, vous porte et vous ballotte à l'intérieur. Et dans le hall, tous ces gens courent, courent vers quelque chose... Il vous faut un moment pour comprendre ce à quoi vous êtes en train d'assister et à quoi vous serez, dans quelques secondes, tenue de participer.

Au fond du hall, deux hommes armés en uniforme (ce sont des CRS, mais vous confondez encore soldats, policiers, gendarmes) sont postés devant un employé qui tient à bout de bras un de ces rouleaux de tickets qu'on trouve dans les commerces. Vous êtes censée faire la course pour atteindre ce rouleau avant les autres et attraper un numéro de passage. Les CRS et l'employé

de la préfecture jettent sur le troupeau affolé des regards difficiles à déchiffrer – mépris pour ces immigrés qui, décidément, ne savent pas se tenir, ou dépit pour le système bureaucratique qui les humilie ainsi ?

Même si, une fois enfin arrivée à un guichet, j'étais le plus souvent reçue de manière tout à fait courtoise par la personne chargée de traiter ma demande, chacune de mes visites à la préfecture du Rhône s'est déroulée à peu près ainsi – du moins jusqu'à son déménagement dans des locaux plus accueillants, en 2011.

Des années plus tard, quand je passe à cet endroit, j'ai encore un haut-le-cœur.

Mélikah Abdelmoumen a passé douze ans à Lyon avec son conjoint et leur fils. Sans amertume, mais sans détour, elle raconte ce qui lui a finalement fait interrompre ce long séjour : les clivages sociaux et les lourdeurs administratives de la France, un climat politique étouffant, et l'épreuve quotidienne de vivre dans un pays en perpétuel état d'urgence. En contrepoint, le récit de son amitié avec une famille de Roms de Roumanie ballottés de squats en bidonvilles fait ressortir cette grande constante existentielle du déracinement : l'inquiétude.

*Quand on part, même dans des circonstances heureuses et relativement confortables, on part avec soi-même tout entier, névroses comprises, phobies comprises, araignées au plafond et squelettes dans le placard compris. Ce qu'on laisse derrière soi, c'est le terreau humain, social et institutionnel où tout ça était enraciné. On emporte, dans un mouchoir de poche, les petites mottes de terre accrochées au rhizome biscornu qui est tout ce qu'on est.*

Mélikah Abdelmoumen est écrivaine, chercheuse et directrice littéraire. Elle a signé plusieurs essais, récits et romans publiés en France et au Québec, dont *Les désastrées* (VLB Éditeur, 2013). Elle vit aujourd'hui à Montréal avec sa famille.



Photo de la couverture : © Christian Desmeules, 2013.

ISBN 978-2-89649-778-2



Groupe  
**Livre**  
Québecor Média